

## Littératures modernes de l'Europe néolatine

M. Carlo OSSOLA, professeur

COURS : ÉRASME ET L'EUROPE : DE JOHAN HUIZINGA À MARCEL BATAILLON

### Érasme : un « phare » pour le xx<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>

Le XIX<sup>e</sup> siècle des identités nationales ne peut donner droit de citoyenneté à l'Érasme cosmopolite, esprit européen ; le souffle romantique, la quête des racines et des langues des peuples ne se sent aucun enthousiasme pour ce latin universel écrit par un Batave, pour ce Hollandais formé à Venise, qui a pour modèle et ami un chancelier anglais, devient le *legatus* de l'empereur espagnol, et décide de mourir à Bâle, cherchant sans succès un lieu de paix religieuse. La pensée d'Érasme sera rejetée aussi bien par les auteurs catholiques que par les réformés (bien plus à leur aise avec le caractère si « romantique » de Luther). Il suffirait d'un côté de rappeler le jugement sévère de Chateaubriand :

Depuis Julien jusqu'à Luther, l'église, dans toute sa force, n'eut plus besoin d'apologistes. Mais lorsque le schisme d'Occident se forma, avec les nouveaux ennemis parurent aussi les nouveaux défenseurs. Il le faut avouer, les protestans eurent d'abord la supériorité, du moins par les formes, comme le remarque M. de Montesquieu. Érasme fut même foible contre Luther<sup>2</sup>.

Et de l'autre de parcourir les passages, nombreux, où Jules Michelet – dans ses *Mémoires de Luther, écrits par lui-même* – se range du côté du réformateur, contre la pensée érasmiennne, en citant souvent les passages les plus outrés de Luther :

---

1. Nous ne pouvons publier ici – par manque de place dans cet Annuaire – que la partie finale du cours de M. Ossola. Les parties I, II et III du cours ont été – à notre grand regret – sacrifiées. L'ensemble sera toutefois publié en italien en volume sous le titre *Erasmus nel notturno d'Europa*, Milan, Vita & Pensiero, 2014 [et en français : Paris, Éditions du Félin, 2014].

2. Chateaubriand, *Génie du Christianisme, ou beautés de la religion chrétienne* ; je cite de l'édition de Paris, Migneret, 1803 ; Première Partie : *Dogmes et doctrine*, Livre premier : *Mystères et sacrements*, chap. I : « Introduction », p. 5-6.

« Il est vrai qu'écraser Érasme, c'est écraser une punaise, mais mon Christ dont il se moque m'importe plus que le péril d'Érasme<sup>3</sup>. »

« Érasme – dit-il – ce roi amphibole qui siège tranquille sur le trône de l'amphibologie, nous abuse par ses paroles ambigus, et bat des mains quand il nous voit enlacés dans ses insidieuses figures, comme une proie tombée dans ses rets<sup>4</sup>. »

« Ce que tu m'écris d'Érasme, qu'il écume contre moi, je le sais, et je l'ai bien vu par ses lettres [...]. C'est un homme très léger, qui se rit de toutes les religions, comme son Lucien, et qui n'écrit rien de sérieux<sup>5</sup>. »

« Mais que le Christ juge cet athée, ce Lucien, cet Épicure<sup>6</sup>. »

Ce qui ressort, finalement, de ce portrait d'Érasme, c'est la subtilité vaine d'un rhétoricien paradoxal, le scepticisme insouciant d'un élève de Lucien, l'« amphibologie » insidieuse d'un nicodémite ; une pensée si peu conforme à ce que cherchait Michelet : « l'histoire d'une crise de l'âme, d'une renaissance, d'une *Vita nuova*<sup>7</sup> » !

Il faudra attendre plusieurs décennies pour lire, dans un tout autre registre : « Ô mon vieux maître Érasme, incomparable ami !<sup>8</sup> » L'auteur, Pierre de Nolhac, venait de publier un essai *Érasme en Italie, étude sur un épisode de la Renaissance, avec douze lettres inédites d'Érasme*<sup>9</sup>, qui était le fruit savant de son séjour en Italie, à l'École française de Rome (1882-1885), lorsqu'il découvrit le manuscrit autographe du « Canzoniere » de Pétrarque (le célèbre codex Vatican latin 3195), *inventio* qui renouvellera les études sur l'œuvre du poète. Nolhac vouera une grande partie de ses recherches à l'humanisme<sup>10</sup> et indiquera un parcours idéal, fidèle au culte de la liberté et des *humaniores litterae*, qui va justement de Pétrarque<sup>11</sup> à Érasme, *clerici* porteurs d'un esprit européen fidèle à l'héritage classique ; et de l'*Éloge de la Folie* il assurera la traduction, les commentaires et une longue réception au XX<sup>e</sup> siècle<sup>12</sup>.

3. J. Michelet, *Mémoires de Luther écrits par lui-même, traduits et mis en ordre par Jules Michelet*, Paris, Hachette, 1835, livre II, chap. IV, p. 218 [année 1524].

4. *Ibid.*, p. 216 [année 1524].

5. *Ibid.*, p. 340 [lettre du 28 mai 1529].

6. *Ibid.*, p. 341. Lettre de Luther du 7 mars 1529. Michelet ajoute : « Cette lettre se rapporte probablement à la publication suivante : *Contra quosdam qui se falso jactant Evangelicos, Epistola Desiderii Erasmi Rot. [...]*, Fribourg 1529 ».

7. *Ibid.*, p. VIII. Ces formules s'appliquent, bien évidemment, à Luther. Dans un autre passage Michelet évoque « le froid et ingénieux Érasme » (p. 207).

8. Pierre de Nolhac, *À Érasme*, poème de la section *Renaissance*, in *Poèmes de France et d'Italie*, Paris, Calmann-Lévy, 1904 (il s'agit de l'édition augmentée d'un ouvrage précédemment paru sous le titre *Paysages de France et d'Italie*, Paris, A. Lemerre, 1894) ; je cite ici de l'« édition définitive », Paris, Garnier, 1925, p. 63. Le sonnet évoquait « ton latin généreux » (v. 4), « ton ironique fouet » (v. 11), « le franc parler et le mot clair » (v. 13).

9. Paris, C. Klincksieck, 1888.

10. Il consacre ses premières études à Ronsard (1882), à Du Bellay (1883), Paul Manuce (1883), Muret (1883) ; mais il sera célébré pour la grande érudition et nouveauté de son essai : *La bibliothèque de Fulvio Orsini : contributions à l'histoire des collections d'Italie et à l'étude de la Renaissance*, Paris, E. Bouillon et E. Vieweg, 1887.

11. Voir sa fresque *Pétrarque et l'humanisme : d'après un essai de restitution de sa bibliothèque*, Paris, E. Bouillon, 1892.

12. Argenteuil, R. Coulouma et Paris, éditions J. Terquem, 1927 ; Paris, Garnier, 1936 ; Paris, Tallone, 1944, avec une préface de Paul Hazard (ce dernier étant encore le signe de la continuité de la lecture « humaniste » de l'époque moderne).

En suivant Érasme dans son voyage en Italie, jusqu'aux délices de Rome, Nolhac nous laisse enfin l'un des plus beaux portraits qui ait été fait – après toutes les querelles romantiques – de cet humaniste et de l'idéal de la quête savante :

Ce n'est pas cependant sans hésiter longtemps qu'il se décide à abandonner Rome. Il part sans retourner chez Grimani. « J'ai fui, lui écrira-t-il ; je n'ai pas voulu vous revoir ; ma décision déjà chancelante aurait cédé ; votre amabilité, votre éloquence m'auraient retenu. Je sentais déjà l'amour de Rome, en vain combattu, grandir de nouveau au fond de moi-même ; si je ne m'étais arraché violemment, jamais je n'aurais pu partir. » Ces paroles, plus énergiques encore dans le texte latin, expriment, en leur sincérité, un sentiment que connaissent bien les amoureux de Rome.

Il s'en est fallu de peu, on le voit, qu'Érasme, comme tant d'autres étrangers venus en visiteurs, ne soit demeuré aux bords du Tibre le reste de sa vie. A-t-on songé à ce que devenait alors sa carrière ? Elle était, sans aucun doute, plus heureuse. Il écrivait encore les œuvres qu'il portait en lui, adoucies peut-être en quelques traits ; mais les ennemis qu'elles lui firent n'osaient pas l'attaquer, abrité par le trône pontifical. Il vivait, dans la paix de son cœur, pour l'amitié et pour les lettres, se reposant de l'étude des Septante par la lecture de Lucien. Bientôt Léon X lui donnait le chapeau, et sa voix conciliatrice se faisait écouter, au moment de la réforme, dans les conseils de l'église. Mais Érasme loin de l'Allemagne, loin de la mêlée du siècle, Érasme enfoui dans la littérature, endormi peut-être à demi dans l'oisiveté des bénéfices, compterait-il beaucoup dans l'histoire ? Pour que ses livres soient lus et discutés par des milliers d'hommes, il faut qu'ils reflètent leurs passions et répondent à leurs incertitudes ; pour que son nom reste dans la mémoire de l'avenir, il faut qu'il soit maudit et calomnié, qu'il retentisse longtemps dans les contradictions et les colères ; s'il veut que l'Europe s'émeuve à sa parole, il faut qu'il devienne le triste solitaire de Bâle, désigné par son isolement à la haine des partis. Telle est la vie qui l'attend désormais. En quittant l'Italie, où il n'a guère goûté que des joies, c'est au bonheur qu'il dit adieu ; mais il aura la gloire, qui s'achète par la souffrance<sup>13</sup>.

Dans ce portrait, qui fait d'Érasme le témoin et le modèle de la *res publica literaria* européenne, d'une « vertu » de silence et de sagesse plus digne et profonde que le « commerce » des idées prêché par les Lumières<sup>14</sup>, tout se réunit autour de la défense du bien précieux qu'est la paix ; ce n'est plus l'auteur des grands textes de controverse, des manuels de la formation chrétienne qui s'impose, mais plutôt celui qui, face à la violence et à la folie des guerres et des armées, élève l'éloge de la paix universelle, dans son *Querela pacis* ou dans son *Dulce bellum inexpertis*. C'est ce trait que Nolhac choisira pour son admirable conclusion :

Toutefois, s'il [Érasme] embrassa la cause que lui désignèrent sa conscience et ses souvenirs, ce fut avec peu d'illusion. Il prévoyait, dans toutes ces luttes sans mesure et sans respect, dans les violences des deux partis, dans cette bataille si mal engagée, la perte prochaine des conquêtes de l'âge précédent, l'amoindrissement de ce noble esprit antique retrouvé par l'Italie. On peut regretter qu'Érasme et ses amis de Rome n'aient

13. Pierre de Nolhac, *Érasme et l'Italie d'après des lettres inédites d'Érasme*, je cite du texte paru dans la *Revue des deux Mondes*, tome LXXXVIII, 1888, p. 173-199 ; citation p. 186-187.

14. Nolhac formulera encore ce concept dans son *Discours sur la vertu*, prononcé le 19 décembre 1929 à l'Académie française ; le paragraphe d'ouverture est net : « Érasme de Rotterdam, qui eut autant d'esprit que Voltaire et beaucoup plus de sagesse, a laissé un portrait assez féroce des gens de lettres de son temps. » [<http://www.académie-française.fr/discours-sur-la-vertu>].

pas dirigé leur temps ; peut-être l'histoire n'aurait-elle pas à déplorer « la banqueroute de la renaissance ». Mais le monde n'écoute pas les hommes sages, mesurés, prudents, les croyans sans fanatisme et les hardis sans témérité. Le monde, dit Érasme, est gouverné par la Folie.<sup>15</sup>

Grâce à Nolhac, le rêve de l'humanisme s'instaurait une nouvelle fois en Europe : déchirée par la Première Guerre mondiale, elle pouvait encore se retrouver dans le sillon romain, tracé par Pétrarque et continué jusqu'à Érasme, dans un *Quattrocento* qui « instruisait et charmait une autre humanité » :

La raison et la foi s'unissaient, heure unique !  
L'Église n'avait point déchiré sa tunique  
Et recevait Platon comme un saint inconnu...

Un moine d'Allemagne, applaudi par les reîtres,  
A maudit l'Italie et dénoncé ses prêtres :  
Le monde est-il meilleur depuis qu'il est venu ?<sup>16</sup>

Cette « restitution » d'Érasme à l'Italie est complétée par Augustin Renaudet, dont la longue carrière scientifique qui le conduira au Collège de France<sup>17</sup>, commencée par Érasme<sup>18</sup>, se terminera par deux ouvrages qui établissent une parabole encore plus large de l'humanisme « romain ». De même que Nolhac, qui avait esquissé la parabole Pétrarque-Érasme<sup>19</sup>, il suggère un chemin semblable pour la conscience européenne : de Dante<sup>20</sup> à Érasme<sup>21</sup>, puisque les deux incarnent un même principe de *dignitas hominis*, de liberté et de paix universelle :

Ainsi s'est constitué, à l'aide de la culture antique, de la tradition chrétienne et de l'humanisme italien, le vaste programme érasmien de restauration humaine. En vertu de cette primauté que le XVI<sup>e</sup> siècle, continuant le Moyen Âge, attribue au fait religieux, l'urgence d'une réforme chrétienne de l'Église, de l'État, de la société, domine la pensée, à la fois critique et constructive d'Érasme. [...]

Érasme, humaniste chrétien, sait, comme Dante, que le but suprême de la société humaine devrait être le plein et libre développement de toutes les puissances de l'esprit. C'est pourquoi il souhaite, comme Dante, la réconciliation chrétienne des peuples et la paix universelle<sup>22</sup>.

15. Pierre de Nolhac, *Érasme et l'Italie*, éd. cit., p. 199 ; je cite le paragraphe final de cet essai.

16. Id., *Quattrocento*, in *Poèmes de France et d'Italie*, éd. cit., p. 56. Avec Érasme et Manuce, les héros de cette Renaissance étaient (chacun destinataire d'un poème) : *Carpaccio*, *Isabelle d'Este*, *Ghiberti*, *Botticelli* et *Savonarole*, *Michel-Ange* [*La Coupole*], *Montaigne*.

17. Titulaire, justement, d'une chaire consacrée à l'« Histoire de la civilisation italienne » (1946-1950), parallèle à la chaire d'un autre savant érasmien, Marcel Bataillon (1945-1965).

18. Voir surtout Érasme, *Œuvres choisies*, par A. Renaudet, Paris, Renaissance du Livre, 1919 ; *Érasme, sa pensée religieuse et son action, d'après sa correspondance (1518-1521)*, Paris, Alcan, 1926 ; *Études érasmiennes (1521-1529)*, Paris, Droz, 1939.

19. Renaudet le rappelle dès son *Avant-propos* ; voir *Érasme et l'Italie*, Genève, Droz, 1954, p. IX.

20. A. Renaudet, *Dante humaniste*, Paris, Les Belles Lettres, 1952.

21. Id., *Érasme et l'Italie*, Genève, Droz, 1954.

22. *Ibid.*, p. 7 et 9.

Les conclusions, du reste, de son *Dante humaniste* proposaient la même tradition et le même accomplissement :

Il resterait encore à rechercher dans quelle mesure s'approchent ou s'éloignent de Dante les humanistes qui, dans d'autres pays, sous d'autres cieux, dans d'autres écoles, ont recueilli l'héritage et poursuivi l'œuvre de l'humanisme italien : John Colet, Thomas More, Lefèvre d'Étaples, qui ne l'ont pas lu ; Marguerite de Navarre, qui fut au contraire lectrice de la *Comédie*, et Guillaume Budé, si peu poète, mais si capable d'une intelligence profonde des questions religieuses, et dont le grand ouvrage doctrinal *De transitu hellenismi ad christianismum* résume le programme et pose la question essentielle de tout humanisme chrétien.

Pareillement Dante avait accueilli dans son poème catholique les symboles que lui offraient la pensée, l'art, la poésie de la Grèce et de Rome, l'humanité de Virgile. Ainsi finirait par s'ébaucher l'image d'un humanisme éternel ; forme première, forme dernière et suprême à laquelle il appartiendrait d'ordonner et de discipliner toutes les puissances de l'esprit<sup>23</sup>.

Marcel Bataillon accomplira ce projet en rendant encore l'Espagne à Érasme ; mais ce chemin ne pourra se conclure qu'après les tristes décennies qui unissent les deux guerres mondiales (1915-1945), où le flambeau d'Érasme sera porté par deux grands écrivains et courageux témoins de la paix, Johan Huizinga et Stefan Zweig : « *The sun of Rome is set. Our days is gone. / Clouds, dews and dangers come ; our deeds are done*<sup>24</sup>. »

\*\*\*

Si la continuité de l'héritage de l'Humanisme – dans la réception de la pensée érasmienne au XX<sup>e</sup> siècle – est chronologiquement première, de Pierre de Nolhac à Augustin Renaudet, c'est bien grâce à la tradition du cosmopolitisme irénique, de Johan Huizinga à Stefan Zweig, qu'Érasme s'impose à la conscience européenne. Néerlandais, Johan Huizinga (1872-1945) était dans les meilleures conditions pour interpréter l'auteur de l'*Éloge de la folie* ; lui-même avait soutenu une thèse en 1897 sur le rôle du bouffon dans la dramaturgie indienne. Devenu professeur à l'université de Groningue, il obtiendra une chaire d'histoire à Leyde où il sera professeur et recteur jusqu'en 1942. Emprisonné par les nazis en raison de sa liberté de pensée et sa résistance, il mourra en prison en l'hiver 1945. Son *Érasme*, de 1924, sera traduit en français en 1955, avec une préface de Lucien Febvre, qui rend le juste hommage à Érasme l'homme, à Huizinga le témoin :

Pas un héros [Érasme], certes non. Pas un prophète, encore moins. Un petit homme frêle, égotant et propre. Qui ne dit jamais un mot plus haut que l'autre. Mais qui est de bon conseil quand le temps vient à l'orage. Quand les têtes tournent. Quand les jeunesses rêvent d'exploits frénétiques, et de conquêtes du monde, et de bouleversements catastrophiques et de gloire. Quand il faut pendant des mois et des mois, courbé, attendre que l'orage cesse, en murmurant, pendant tout ce temps-là, avec les suppliciés de la ballade d'Aragon :

*Vous qui fabriquez des morts,*

*Vous ne serez pas les plus forts...*

23. Id., *Dante humaniste*, cit., p. 554-555.

24. S. Zweig, « L'Agonie de la paix », chapitre final du volume *Le Monde d'hier : souvenirs d'un Européen* [*Die Welt von gestern* Stockholm 1944], trad. fr. de J.-P. Zimmermann, Paris, Albin Michel, 1948 ; je cite de l'édition Garnier-Flammarion, Paris 1993 et 2011, p. 454 (l'auteur cite les vers du *Julius Caesar* de Shakespeare : « Le soleil de Rome est couché. Notre jour est passé. / Nuages, brumes et dangers viennent ; notre œuvre est terminée »).

Pour fabriquer des vivants, un Érasme n'a pas grand pouvoir. Certes pas. Mais pour dire *NON* à la fabrique des morts, reconnaissons qu'il n'a pas son pareil<sup>25</sup>.

Deux remparts de la conscience européenne, « Érasme, ce garde-fou », et « Huizinga, ce sage<sup>26</sup> » ; la sagesse d'un chercheur qui, fidèle à la discipline éthique d'Érasme, prône la paix et voit clairement les maux d'une civilisation qui s'abîme dans la violence du nazisme. Avant de présenter le travail du savant, il est opportun de souligner l'engagement du citoyen, à partir de ce travail historique : *Bibliographie du mouvement de la paix avant 1899*<sup>27</sup>, qui sera le préambule et la clé pour comprendre son *Homo ludens* paru en 1938, parallèlement à sa dénonciation de la crise présente : *In the shadow of tomorrow : a diagnosis of the spiritual distemper of our time*<sup>28</sup>. Il s'était déjà prononcé contre la guerre dans un manifeste qui avait réuni, en 1934, de grands esprits, d'Aldous Huxley à André Maurois<sup>29</sup>, et son dernier cri d'espoir paraîtra en France au moment même de sa disparition : *À l'aube de la paix : étude sur les chances de rétablissement de notre civilisation*<sup>30</sup>. Celui qui, du reste, le premier le commémorera, sera Werner Kaegi<sup>31</sup>, qui était en même temps l'héritier de la tradition de Burckhardt<sup>32</sup> et l'époux de Adrienne von Speyr (1902-1967), mystique catholique, qui marquera la pensée de Hans Urs von Balthasar : un foyer vraiment – ce réseau – de l'identité européenne du xx<sup>e</sup> siècle.

Nous ne pouvons ici que sobrement évoquer ses trois chefs-d'œuvre, *L'Automne du Moyen Âge*, 1919, *Érasme*, 1924, et *Homo ludens*, 1938. À propos du premier, Jacques Le Goff, dans son dialogue (avec Claude Mettra) en forme de préface, souligne :

Je crois que si l'on avait demandé à Johan Huizinga quel était le sujet fondamental de son livre, il aurait parlé d'abord de l'imbrication intime du Moyen Âge et de ce que nous

25. L. Febvre, *L'Érasme d'Huizinga*, in J. Huizinga, *Érasme*, éd. cit., p. 15-16. Voir aussi J.-C. Margolin, *Huizinga et les recherches érasmiennes*, in *Bijdragen en mededelingen betreffende de geschiedenis der Nederlanden*, 1973, vol. I, p. 258-274. Les vers cités sont tirés de la *Ballade des vingt-sept suppliciés de Nadiejdinsk* de Louis Aragon, ballade qui scelle le recueil *Hourra l'Oural*, Paris, Denoël et Steele, 1934.

26. L. Febvre, *L'Érasme d'Huizinga*, in éd. cit., p. 16.

27. *Bibliographie du mouvement de la paix avant 1899*, rédigée par Jacob Ter Meulen, avec la collaboration de Johan Huizinga, La Haye, Bibliothèque du Palais de la Paix, 1936.

28. Londres-Toronto, W. Heinemann, 1936 ; trad. fr. de J. Roebroek, *Incertitudes : essai de diagnostic du mal dont souffre notre temps*, préface de Gabriel Marcel, Paris, Librairie de Médicis, 1939 et 1946.

29. *L'Esprit, l'Éthique et la Guerre* ; précédé de *Pourquoi la guerre ?* et *Pour une société des esprits* ; lettres de Johan Bojer, Johan Huizinga, Aldous Huxley, André Maurois, Robert Waelder, Paris, Institut international de coopération intellectuelle – Société des Nations, 1934.

30. Amsterdam et Anvers, Éditions Panthéon, 1945.

31. Werner Kaegi (1901-1979) avait déjà traduit en allemand l'*Érasme* de Huizinga (1941) et publiera ses écrits posthumes : Johan Huizinga, *Parerga*, 1945 ; *Mein Weg zur Geschichte, letzte Reden und Skizzen*, 1947 ; *Das Problem der Renaissance*, 1967. À la disparition de Huizinga, il rédige un émouvant portrait : *Johan Huizinga zum Gedächtnis*, Bern, 1945.

32. W. Kaegi, *Jacob Burckhardt : eine Biographie*, Bâle - Stuttgart, 1947 ; il avait déjà introduit, en 1943, de Jacob Burckhardt, *Die Kultur der Renaissance in Italien*.

appelons la Renaissance. [...] De fait, le livre paraît peut-être plus moderne qu'au moment où il a paru, même s'il ne produit pas le même choc<sup>33</sup>.

Or, dans cette vision de continuité, d'universalisme, aussi, qui lie le Moyen Âge et la Renaissance, Érasme joue un rôle essentiel ; et Le Goff accentue la présence d'un « certain vitalisme<sup>34</sup> », qui anime les pages les plus belles consacrées à Érasme<sup>35</sup> ; mais qui inspire aussi la lecture du chapitre XII consacré à la « pensée religieuse » – puisque Huizinga cite souvent le traité *Ratio seu methodus compendio perveniendi ad veram theologiam* (Bâle, Froben 1521) – et le chapitre final, « L'avènement de la forme nouvelle », où Érasme est présenté comme l'humaniste porteur des « temps modernes » : « C'est l'humanisme biblique d'Érasme qui, dans ces pays, inaugure la culture moderne<sup>36</sup> ». Mais il y a surtout – ce qui ouvre pour nous un vaste champ d'étude – une vraie proximité avec Thomas à Kempis (1380-1471), qui – à la génération précédente – avait vécu en Hollande (Zwolle), augustinien lui aussi, dont la devise : « En toutes choses j'ai cherché la paix et ne l'ai point trouvée, sauf dans les livres et le retrait du monde », est assurément bien proche de celle d'Érasme et dont Huizinga souligne une même réserve, dans *Imitatio Christi*, une même humble retenue : « *Ama nesciri*<sup>37</sup> ».

La *simplicitas* évangélique de cet « *Ama nesciri* » parcourt également la biographie d'Érasme, dont les chapitres constituent une sorte de décalogue des vertus de l'humanisme chrétien. *La vérité est simple* : « Simplicité, naturel, pureté et raison, telles sont pour Érasme les exigences majeures<sup>38</sup> » ; la sagesse – tout comme chez Pétrarque – se nourrit d'*amitié et solitude*<sup>39</sup>, de *fidélité* aussi, aux plus proches et à l'Église tout entière<sup>40</sup>, et surtout de la paix, de cette paix qui est miséricorde, douceur, tolérance :

33. J. Le Goff, *À propos de L'Automne du Moyen Âge : entretien de Claude Mettra avec Jacques Le Goff*, in J. Huizinga, *L'Automne du Moyen Âge*, Paris, Payot, 2002, p. 10 et 11. Une première traduction française, *Le déclin du Moyen Âge*, avait paru – toujours chez Payot – en 1932 avec une préface de Gabriel Hanotaux.

34. Voir par exemple, même si Le Goff ne le cite pas, l'incipit du chap. XVI : « Le symbolisme était comme le souffle vital de la pensée médiévale » (*Vers l'abandon des images*, éd. cit., p. 327).

35. Voir surtout le chapitre II : *Aspiration vers une vie plus belle*, inauguré par les lettres d'Érasme à Fabricius Capito (*L'Automne du Moyen Âge*, cit., p. 60-61).

36. *Ibid.*, chap. XXII, p. 486.

37. *Ibid.*, chap. XVI, p. 344.

38. J. Huizinga, *Érasme*, éd. cit., chap. XIII, p. 183 ; et il précise : « Le monde, affirme Érasme, est surchargé d'institutions humaines, surchargé d'opinions et de dogmes scolastiques, surchargé de l'autorité tyrannique des ordres et, à cause de tout cela, la force de la doctrine évangélique faiblit petit à petit. La croyance a besoin de simplification. »

39. « Cet homme, qui a tant d'amis, est pourtant seul en son cœur » (*ibid.*, chap. XIV, p. 205).

40. « En 1522, il écrit : "Ni la mort ni la vie ne me détacheront de la communauté de l'Église catholique" et, en 1526, dans *l'Hyperaspistes* : "Je n'ai jamais renié l'Église catholique. Je sais que dans cette Église, que vous autres vous appelez papiste, il y en a beaucoup qui me déplaisent, mais de pareils j'en vois aussi dans votre Église. On supporte plus aisément les défauts auxquels on est habitué. Par conséquent, je supporte cette Église jusqu'à ce que j'en aperçoive une qui soit meilleure, et elle est bien obligée de me supporter jusqu'à ce que je devienne meilleur moi-même." » (*Ibid.*, chap. XVIII, p. 268).

[...] il ne renonce pas à son idéal. Il termine ainsi une épître sur la philosophie évangélique : « Répliquons non par des outrages et des menaces, non par des armes et par l'injustice, mais par la simple raison, par des bienfaits, par la douceur et la tolérance. » [...] La concorde, la paix, le sentiment du devoir et la bonne volonté, ils avaient tant de prix aux yeux d'Érasme et il les voyait si mal réalisés dans le monde !<sup>41</sup>

Homme de « nuances<sup>42</sup> », homme d'« accent », sa parole n'évoque ni la « dureté de chêne de Luther » ni le « tranchant d'acier de Calvin et la flamme de Loyola<sup>43</sup> » ; il n'aime pas l'imperfection mais il sait aussi combien de victimes a créées le culte de la perfection et de la pureté absolues :

Comme type spirituel, Érasme appartient au groupe très limité de ceux qui sont à la fois d'absolus idéalistes et des modérés envers et contre tout. Ils sont incapables de s'accommoder de l'imperfection du monde ; ils doivent se rebeller, mais ils ne se sentent pas à l'aise du côté des extrêmes, l'action les effraie, car ils savent qu'elle détruit toujours autant qu'elle édifie [...]<sup>44</sup>.

C'est un esprit éclairé, sobre, un « garde-fou » justement contre la barbarie du temps présent : « L'humanité civilisée a toute raison de continuer à honorer le nom d'Érasme, ne fût-ce que parce qu'il a prêché avec une fervente sincérité cette mansuétude générale dont le monde a encore un si grand besoin<sup>45</sup>. »

Cette « mansuétude générale » est le levain qui soutient le manifeste le plus engagé de Huizinga, *Homo ludens*, 1938, dressé contre le nazisme et toute forme d'oppression. Il suffirait de lire son admirable *Avant-propos*, où une méditation ironique met à distance l'optimisme des Lumières, en ce qui concerne l'histoire humaine :

Lorsqu'il est apparu clairement que le nom que le nom de *Homo sapiens* convenait moins bien à notre espèce que l'on ne se l'était figuré jadis, parce qu'en fin de compte nous ne sommes pas aussi raisonnables que l'avait imaginé le siècle des Lumières dans son optimisme, on a cru bon d'ajouter à la première définition celle de *Homo faber*. Or, ce second terme est encore moins propre à nous définir que le premier, car *faber* peut qualifier maint animal. Et ce qui est vrai de l'acte de fabriquer l'est aussi du jeu : nombre d'animaux jouent. En revanche, le terme de *Homo ludens*, l'homme qui joue, me semble exprimer une fonction aussi essentielle que celle de fabriquer, et donc mériter sa place auprès du terme de *Homo faber*<sup>46</sup>.

L'ampleur et l'ambition théorique de cet essai nous est confirmée par les vastes domaines que les chapitres prennent en charge<sup>47</sup> ; et il est naturel d'y trouver Érasme avec Rabelais et Cervantès<sup>48</sup> ; mais ce jeu nourri d'*otium* et de liberté

41. *Ibid.*, chap. XVI, p. 249.

42. *Ibid.*, chap. XVIII, p. 266.

43. *Ibid.*, chap. XXI, p. 302.

44. *Ibid.*, chap. XXI, p. 304.

45. *Ibid.*, chap. XXI, p. 310. Il s'agit du paragraphe qui scelle tout le volume de Huizinga.

46. J. Huizinga, *Homo ludens : essai sur la fonction sociale du jeu*, 1938 ; trad. fr. de C. Seresia, Paris, Gallimard, 1951 et 2011, p. 11.

47. Voir notamment les chapitres IV-X : « Le jeu et la juridiction », « Le jeu et la guerre », « Jeu et sagesse », « Jeu et poésie », « La fonction de l'imagination », « Formes ludiques de la philosophie », « Formes ludiques de l'art ».

48. *Ibid.*, chap. XI : « Civilisation et époques sous l'angle du jeu », p. 250-251.



(comparable au *Deus ludens* de la Bible) devient – en se tournant vers le présent – une dénonciation âpre et ferme des nouvelles formes de la violence, de la guerre, de la destruction ; la voix de Huizinga s'élève avec les mêmes accents que celle d'Érasme contre son temps :

La guerre moderne semble avoir précisément perdu tout contact avec le jeu. Des États hautement civilisés se retirent complètement de la communauté du droit des gens, et professent sans honte un *pacta non sunt servanda*. [...] Par la perfection de ses moyens, la guerre est devenue d'*ultima ratio*, une *ultima rabies*<sup>49</sup>.

Contre les méfaits de « la propagande actuelle, qui s'empare de tous les domaines de la vie » et « utilise les réactions hystériques de masse<sup>50</sup> », seule reste – et c'est la conclusion pensive du traité – la leçon d'Érasme, qu'il suivra jusqu'à la prison et à la mort :

Aussitôt que, dans le parti pris d'agir, interviennent des sentiments de vérité et de justice, de compassion et de clémence, la question n'a plus de sens. Une ombre de pitié suffit à élever nos actes au-dessus des distinctions de l'esprit pensant. Dans toute conscience morale fondée sur la reconnaissance de la justice et de la grâce, le dilemme jeu – sérieux, jusque-là insoluble, cesse à jamais de se poser<sup>51</sup>.

#### « Comprendre, comprendre<sup>52</sup> »

Le rêve du cosmopolitisme, vécu pendant les brèves années de la « Belle époque », et dont le retour est brisé, au-delà de la Première Guerre mondiale, par les chocs des dictatures qui s'affirment dans une bonne partie de l'Europe (de la Russie à l'Allemagne, à l'Italie), anime, à la fois comme une nostalgie et un congé, les pages du *Monde d'hier*<sup>53</sup> de Stefan Zweig. Au cœur de ce livre, se tient le mythe de la tradition européenne qu'il incarnait par ses origines familiales et par ses études : Vienne, Paris, Londres, l'Italie, la Mitteleuropa ; les chapitres de cette autobiographie chorale s'y réfèrent constamment : « Par-delà les frontières de l'Europe », « La lutte pour la fraternité spirituelle », « Au cœur de l'Europe ». Il y apparaît aussi des points de repère, rares mais substantiels : Romain Rolland, Benedetto Croce, contre lesquels un seul nom suffit à noircir toute la vie et l'avenir : « *Incipit Hitler* ». Et

49. *Ibid.*, chap. XII : « L'élément ludique de la culture contemporaine », p. 288.

50. *Ibid.*, chap. XII, p. 289.

51. *Ibid.*, chap. XII, p. 291-292 ; conclusion du traité. Le passage peut être mieux compris en relisant les paragraphes qui précèdent : « Par un détour étrange, la pensée retourne au *Livre des Proverbes* [VIII, 30-31]. Là, la Sagesse Éternelle, source de justice et d'autorité, dit qu'avant toute création elle jouait à la face de Dieu pour le divertir, et que dans le monde de son royaume terrestre elle trouvait ses divertissements parmi les enfants des hommes » (*ibid.*, p. 291).

52. « Comprendre, comprendre toujours plus était bien le vrai bonheur de ce remarquable génie [...] ; il n'est pas un de ces finalistes, un de ces réformateurs qui dotent le monde d'un système nouveau ; chez lui, à dire vrai, la vérité n'est que clarté. » (S. Zweig, *Triumph und Tragik des Erasmus von Rotterdam*, Vienne, H. Reichner, 1934 ; trad. fr. d'A. Hella, *Érasme : grandeur et décadence d'une idée*, Paris, Grasset, 1935 ; je cite de la réimpression de 2012, p. 46).

53. S. Zweig, *Die Welt von Gestern. Erinnerungen eines Europäers*, Stockholm, Bermann-Fischer, 1944 ; le livre paraît posthume, puisque l'auteur – comme en témoigne sa douloureuse *Declaração* – se suicide le 22 février 1942 à Petropolis (Brésil) ; trad. fr. cit., *Le Monde d'hier : souvenirs d'un Européen*, 1948.

c'est face à ce monstrueux péril que Zweig évoque encore une fois Érasme, en posant cette biographie de 1934 et son autobiographie de 1940-1941 sur un même plan de responsabilité et de témoignage :

J'avais pour la première fois le sentiment de parler au même titre pour moi-même et pour mon temps. En m'efforçant d'aider les autres, je me suis alors aidé moi-même : je me suis disposé à écrire mon œuvre la plus personnelle, au même degré que mon *Érasme*, dans lequel, en 1934, aux jours d'Hitler, je luttais pour me relever et surmonter une crise comparable<sup>54</sup>.

Mais *Incipit Hitler* et, par lui, la Seconde Guerre mondiale : « je savais que de nouveau tout le passé était bien passé, que tout ce qui avait été fait était réduit à néant – l'Europe, notre patrie, pour laquelle nous avions vécu, était détruite pour un temps qui s'étendrait bien au-delà de notre vie<sup>55</sup> ».

Érasme contre Luther, de même que Sébastien Castellion contre Calvin, sont les témoins convoqués par Zweig – pour le XX<sup>e</sup> siècle – de cette bataille incessante qui oppose *Conscience contre violence*<sup>56</sup> en prenant comme devise une remarque du *De arte dubitandi*, 1562, de son Castellion : « La postérité ne pourra pas comprendre que nous ayons dû retomber dans de pareilles ténèbres après avoir connu la lumière<sup>57</sup> ». Le même regret avait marqué, dès les premières pages, l'*Érasme* de 1934, l'impossibilité – alors même qu'un « empire cosmopolite de la culture » aurait pu resurgir – de retrouver la « république des lettrés d'Érasme » :

Le latin devenait une langue fraternelle, le premier espéranto de l'esprit. Glorifions ce fait qu'on n'avait plus vu depuis la ruine de la civilisation romaine ; avec la république des lettrés d'Érasme naissait une nouvelle culture européenne, et cette fois ce n'était pas la vaine gloire d'une nation, mais le bien-être de l'humanité tout entière que visait fraternellement un groupe d'idéalistes. Cette aspiration des esprits à une union spirituelle, ce rapprochement des langues par le truchement d'une langue universelle, ce besoin d'une réconciliation définitive des nations entre elles, ce triomphe de la raison, c'était aussi le triomphe d'Érasme, heure sacrée mais éphémère de sa vie !

Pourquoi – question douloureuse ! – pourquoi un règne aussi pur ne pouvait-il durer ? Pourquoi des idéaux aussi grands, aussi humains n'acquirent-ils pas de plus en plus de force, pourquoi l'érasme ne se fortifia-t-il pas plus dans un monde depuis longtemps renseigné sur l'inertie de toute hostilité ? Nous devons malheureusement reconnaître qu'un idéal ne visant que le bien-être général ne satisfait jamais complètement des masses<sup>58</sup>.

La fonction-Érasme dans la culture européenne est tellement présente à l'esprit de Zweig, qu'il mesure les époques et les révolutions sur leur distance de pensée par rapport à Érasme : « Le caractère éternel des révolutions veut qu'une vague en submerge une autre : Érasme nous fait penser aux Girondins, Luther aux

54. S. Zweig, *Le Monde d'hier, souvenirs d'un Européen*, conclusion du chapitre « La lutte pour la fraternité spirituelle » ; je cite de l'édition de Paris, Belfond-LGF, 2011, p. 300.

55. *Ibid.*, explicit, p. 506.

56. S. Zweig, *Ein Gewissen gegen die Gewalt. Castello gegen Calvin*, Vienne, Reichner, 1936 ; trad. fr. d'A. Hella, *Conscience contre violence, ou Castellion contre Calvin*, Paris, Grasset, 1946 [je cite de la réimpression, Paris, LGF, 2010].

57. *Ibid.*, Exergue, p. 11.

58. *Ibid.*, « Sa mission. Le sens de sa vie », p. 18-19.

Robespierriéristes<sup>59</sup> ». Dans le rythme cohérent du livre, l'œuvre luthérienne devient, à chaque page, à chaque année, la construction la plus solide et la plus étouffante du « fanatisme », précurseur des violentes intolérances que l'Allemagne commençait à déverser – aux jours mêmes de rédaction de ce livre – sur l'Europe entière :

C'est la rupture entre l'humanisme et la Réforme allemande. L'érasmien et le luthérien, la raison et la passion, la religion de l'humanité et le fanatisme religieux, l'international et le national, l'éclectisme et l'exclusivisme, la souplesse et la rigidité ne peuvent pas plus s'accorder que l'eau et le feu. Quand ces éléments opposés se rencontrent, ils se dressent toujours l'un contre l'autre<sup>60</sup>.

Ce portrait se termine donc comme une sorte d'autobiographie de Zweig, dans la solitude d'un homme fier et libre, maître de soi-même et pourtant fragile. Au moment où Érasme refuse la barrette de cardinal, l'auteur lui dicte ce monologue : « “Dois-je, sur le point de mourir, m'acquitter de charges que j'ai refusées toute ma vie”. Non, mourons comme nous avons vécu, libre ! [...] Libre comme tous ceux qui sont seuls, seul comme tous ceux qui sont libres<sup>61</sup>. »

L'héritage d'Érasme pourtant se prolongera en Kant « défenseur de la paix éternelle », en Tolstoï, en Gandhi, en tous ceux qui suivront la « promesse créatrice » de cet humaniste, la « croyance en une plus haute humanité<sup>62</sup> ».

Mais à chaque époque cet élan est contrecarré par les « fanatiques » et nous ne pouvons pas lire l'*Érasme* sans le compléter par son parallèle, l'éloge de « conscience contre violence », de Castellion contre Calvin. Ce livre – à mesure que le nazisme avance en Allemagne et en Autriche – est bien plus radical que le précédent ; il ne s'agit plus du principe de liberté, mais de la simple « liberté de conscience », piétinée par Théodore de Bèze : « *Libertas conscientiae diabolicum dogma*<sup>63</sup> ». Toute la défense passionnée que Castellion fait de Servet, victime de la froide cruauté de Calvin, est aussi la défense que Zweig élève contre toute discrimination et meurtre pour des raisons religieuses : « on ne prouve pas sa foi en brûlant un homme, mais en se faisant brûler pour elle<sup>64</sup> ». Et encore une fois, une grande solitude s'ouvre autour des défenseurs de l'humain : « toujours aux époques de fanatisme l'homme resté humain est complètement seul et impuissant<sup>65</sup> ».

Si l'éloge d'Érasme avait été fidèle au débat du XVI<sup>e</sup> siècle, ici le récit des persécutions de Calvin contre l'« idéalisme » de Castellion, « soldat inconnu de la guerre de libération du genre humain<sup>66</sup> », est une chronique du XX<sup>e</sup> siècle, de ses dictatures, polices et délations entre voisins, dont Zweig donne un profil sinistre, le présent se projetant sur les nuits genevoises :

59. *Ibid.*, « Le grand débat », p. 156.

60. *Ibid.*, « Le grand débat », p. 162. Et il poursuit pensant à son propre temps : « Mais, au fond, il [Érasme] sait depuis longtemps qu'il est fou de vouloir parler d'humanité en de tels moments de démence collective, il sait que sa grande et sublime idée, l'humanisme, est vaincue » (*ibid.*, « La fin », p. 168).

61. *Ibid.*, « La fin », p. 179.

62. *Ibid.*, « Le legs spirituel », p. 185, explicit.

63. S. Zweig, *Conscience contre violence*, cit., au chapitre éponyme, p. 193.

64. *Ibid.*, p. 207-208.

65. *Ibid.*, « Introduction », p. 15.

66. *Ibid.*, « Introduction », p. 17.

À n'importe quel moment, la nuit comme le jour, le marteau de votre porte peut retentir et un membre de la police ecclésiastique apparaître pour la « visitation » sans que vous puissiez vous y opposer. Pendant des heures – car il est dit dans les ordonnances qu'« il faut prendre le temps nécessaire pour procéder à loisir à l'inspection » –, d'honorables vieillards aux cheveux blancs doivent, tels des écoliers, répondre à une foule de questions, soit que l'on veuille se rendre compte s'ils savent bien leurs prières ou que l'on désire qu'ils expliquent pourquoi ils n'ont pas assisté au dernier prêche de Calvin. Mais la « visitation » n'est pas du tout terminée avec cela. Cette Gestapo des mœurs fourre son nez partout. [...]

Chacun surveille son voisin. Le *zelo della paura* l'emporte sur le mouchardage professionnel. Au bout de quelques années, le Consistoire pourrait cesser tout « contrôle », car tous les bourgeois sont devenus des contrôleurs volontaires. Jour et nuit coule le flot trouble de la délation, maintenant sans cesse en mouvement la roue de l'inquisition calviniste<sup>67</sup>.

Il termine donc son livre par « Le manifeste de la tolérance », en citant directement une affirmation de Sébastien Castellion : « Chercher la vérité et la dire, telle qu'on la pense, n'est jamais criminel. On ne saurait imposer à personne une conviction. Les convictions sont libres<sup>68</sup>. » Zweig défend les « droits imprescriptibles de la personnalité », le « lien de paix<sup>69</sup> » qui doit unir les hommes et encore une fois suscite la leçon d'Érasme contre la plaie du « fanatisme » : « Le seul, l'éternel responsable de cette folie meurtrière, de ce trouble sauvage de notre monde, est pour Castellion comme pour Érasme le fanatisme, l'intolérance des idéologues<sup>70</sup>. »

La conclusion de Zweig, comme celle de l'*Érasme* de Bataillon, et dans la même année, est encore un jugement sur le présent, un appel à la vigilance, à la liberté, un acte d'espérance :

Jusqu'à ce jour, elle [la liberté] a régné sur l'Europe sans que personne cherchât à la discuter. Les droits de l'homme paraissent sceller dans les fondements de l'État ce qu'il y avait de plus intangible, de plus sacré dans une Constitution. [...] C'est justement au moment où la liberté nous fait l'effet d'une habitude et non plus d'un bien sacré qu'une volonté mystérieuse surgit des ténèbres de l'instinct pour la violenter ; [...] l'humanité semble retourner à la fureur sanglante de la horde et à la passivité servile du troupeau. [...] Avec chaque individu nouveau naît une conscience nouvelle, et il y en aura toujours une pour se souvenir de son devoir moral et reprendre la lutte en faveur des droits inaliénables de l'homme et de l'humanité ; il se trouvera toujours un Castellion pour s'insurger contre un Calvin et pour défendre l'indépendance souveraine des opinions contre toutes les formes de la violence<sup>71</sup>.

\*\*\*

67. *Ibid.*, « La "discipline" », p. 71 et 73.

68. *Ibid.*, « Le manifeste de la tolérance », p. 161.

69. *Ibid.*, « Le manifeste de la tolérance », p. 181.

70. *Ibid.*

71. *Ibid.*, « Les extrêmes se touchent », p. 262-263 ; conclusion du chapitre et du volume, datée « avril 1936 ».

La même année, Marcel Bataillon terminait sa thèse qu'il publie quelques mois après : *Érasme et l'Espagne : recherches sur l'histoire spirituelle du XVI<sup>e</sup> siècle*<sup>72</sup>. Dans le contexte européen de l'érasmeisme, l'Espagne

occupe une situation singulière. En même temps qu'elle achève de rejeter l'Islam en Afrique, elle ouvre un Nouveau Monde au Christ. [...] Les hommes en qui réside la conscience de l'époque ne peuvent pas ne pas tourner vers l'Espagne des regards pleins d'attente. Car l'irréversible décadence de la Papauté et de l'Empire laisse intacte l'exigence idéale d'unité dans une chrétienté déchirée<sup>73</sup>.

C'est cet universalisme messianique qui caractérise l'arrière-plan de la thèse de Bataillon et que Leszek Kolakowski soulignera avec précision et vigueur dans son essai *Chrétiens sans église* :

Le mérite de Bataillon est d'avoir montré les liens entre le mouvement espagnol de la Réforme et le quasi-messianisme qui s'était constitué autour de la personne du roi, au temps de Charles Quint. Bataillon s'efforce d'atténuer le plus possible le conflit entre la réforme érasmiennne et la Réforme luthérienne ; parlant de gens tels que Constantino, Cazalla, Carranza, il considère qu'ils font partie de « l'Europe de la justification par la foi, vaste communion internationale pour laquelle certaine politique impériale fut un grand espoir ». En réalité, le concept d'« Europe de la justification par la foi », qui s'applique bien à la masse indifférenciée des aspirations réformatrices antérieures à 1520, devient d'un emploi plus difficile après la bulle *Exsurge Domine*<sup>74</sup>.

« L'Europe de la justification par la foi » : formule heureuse qui s'associe à celle donnant son titre au chapitre VI, « L'invasion érasmiennne<sup>75</sup> », comme si Bataillon voulait prêter à Érasme et à son évangélisme la propagation d'un mode de croyance

72. « Thèse pour le doctorat ès lettres présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris », Paris, E. Droz, 1937. Je cite de l'édition, en trois volumes, établie par D. Devoto et Ch. Amiel, Genève, Droz, 1991. Le tome II réunit les *Prologues, Notes additionnelles*, et la *Bibliographie* ; le tome III, les *Annexes : Études diverses de Marcel Bataillon sur Érasme et l'érasmeisme*. Je ne peux pas ici parcourir la longue parabole – fidélité d'une vie entière – de l'élaboration et des additions de cet immense chantier de recherche ; mais nous pouvons la suivre par les correspondances principales, qui nous illuminent pas à pas : voir surtout *Lettres de Marcel Bataillon à Jean Baruzi, 1921-1952*, par Simona Munari, préface de Claude Bataillon, Turin, Nino Aragno, 2005, et Américo Castro y Marcel Bataillon, *Epistolario (1923-1972)*, éd. de S. Munari, Madrid, Biblioteca Nueva – Fundación Xavier Zubiri, 2012.

73. *Ibid.*, chap. I : « Cisneros et la pré-reforme espagnole », § 5, p. 55-56.

74. L. Kolakowski, *Chrétiens sans Église. La conscience religieuse et le lien confessionnel au XVI<sup>e</sup> siècle*, 1965 ; trad. fr. d'A. Posner, Paris, Gallimard, 1969, p. 365. Bataillon évoque ce « messianisme impérial » au chapitre V de son livre (p. 243-244) en même temps que la « consolidation » des érasmiens espagnols et la garantie impériale, assurée à Érasme, de son « orthodoxie ».

75. M. Bataillon, « L'invasion érasmiennne », chap. VI de son *Érasme et l'Espagne*, cit., tome I, p. 301-342 : « À la cour de l'Empereur, dans les villes, dans les églises, dans les couvents, jusque dans les auberges et sur les routes, tout le monde a l'*Enchiridion* d'Érasme en espagnol. Il était lu jusque-là en latin par une minorité de latinistes [...]. Il est lu maintenant en espagnol par des gens de toute sorte, et tels qui auparavant n'avaient jamais entendu parler d'Érasme ont appris son existence par ce livre » (*ibid.*, p. 302). Sur la diffusion espagnole de l'*Enchiridion militis christiani* et ses traductions espagnoles à partir de 1526, voir aussi le chap. IV : « Illuminisme et érasmeisme : l'*Enchiridion* », p. 179-242, et tome II, « Bibliographie », p. 402-403.

direct et libre des institutions qui se développera au XVII<sup>e</sup> siècle et que l'abbé Bremond avait défini comme *Invasion mystique*<sup>76</sup>.

La superbe fresque que Bataillon nous livre de l'Espagne et de l'Europe érasmienne du XVI<sup>e</sup> siècle est aussi une récapitulation efficace des grands thèmes porteurs de la pensée d'Érasme : la primauté de l'intérieur sur l'extérieur (illustrée surtout dans l'*Enchiridion*<sup>77</sup>), le besoin universel de la paix – face aussi au pillage de Rome en 1527 – qui demande une distinction nette des pouvoirs de l'empereur et du pape (comme déjà Dante l'avait soutenu<sup>78</sup>), la diffusion de la leçon d'Érasme dans la littérature spirituelle espagnole et surtout chez Louis de Grenade, dans ce cercle si vaste qui embrasse aussi les *spirituali* italiens réunis autour de Juan de Valdés<sup>79</sup>.

Certes, le volume se conclut sur « L'érasmisme condamné » (chap. XIII) et l'« Effondrement de l'irénisme après 1555<sup>80</sup> » ; mais encore une fois – comme chez tous les grands témoins d'Érasme au XX<sup>e</sup> siècle – Bataillon se soustrait à la contemplation de la fin historique d'un mouvement et ouvre le final de sa recherche à la renaissance de cette pensée chez Fray Luis de Léon et surtout chez Cervantès<sup>81</sup>. Il est moins essentiel, dans ce résumé, d'analyser les documents que Bataillon réunit pour illustrer sa thèse que d'en souligner les conclusions, vaste programme d'un « humanisme chrétien » plein de sagesse et de liberté :

Depuis l'apparition de la Bible polyglotte d'Alcala jusqu'à celle de *Don Quichotte*, l'humanisme chrétien d'Érasme a fait, au-delà des Pyrénées, une carrière singulièrement féconde. [...] Avec lui, l'humanisme se donne pour tâche de restituer le message chrétien dans sa pureté authentique, et de faire l'unité des meilleures pensées humaines autour d'une *Philosophie du Christ* où l'homme moderne puisse trouver la joie et la paix. Érasme n'est pas le prophète d'une Renaissance qui diviniserait l'homme et promettrait d'inhumains triomphes à son intellect et à son énergie. Il lui suffit que l'homme, par l'entremise du Christ, participe au divin, et entre ainsi dans un royaume d'amour et de liberté. On a pu dire de lui qu'il fut « religieux par modestie ». Si différent qu'il soit d'un Savonarole ou d'un Luther, il est bien plus proche d'eux que des humanistes paganisants. [...] Il a représenté éminemment dans sa vieillesse, et longtemps encore après sa mort, un christianisme essentiel, centré autour du salut par la foi en Christ, mais sobre d'affirmations dogmatiques, au sein duquel tous les chrétiens devaient se retrouver d'accord<sup>82</sup>.

76. H. Bremond, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France, depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours*, Paris, Bloud et Gay, 1916-1933 ; tome II : *L'Invasion mystique, 1590-1620*, 1916. Voir maintenant l'édition dirigée par F. Trémolières, Grenoble, Jérôme Millon, 2006, 11 tomes en 5 vol.

77. « L'expérience m'a fait voir que cette erreur d'estimer les choses de l'extérieur et de la lettre plus que celles de l'intérieur et de l'esprit, est un fléau commun qui exerce ses ravages parmi tous les chrétiens : et d'autant plus nuisible qu'il est plus proche, en apparence, de la sainteté et de la dévotion » (*Érasme et l'Espagne*, cit., tome I, p. 214).

78. Voir surtout le chap. VIII, « L'érasmisme au service de la politique impériale (1527-1532) », tome I, p. 395-466.

79. Chap. XI : « Le sillage de l'érasmisme dans la littérature spirituelle », tome I, p. 589-650, et chap. XII : « Le sillage de l'érasmisme dans la littérature profane », p. 651-741.

80. *Ibid.*, p. 743-780.

81. *Ibid.*, chap. XIV : « Derniers reflets d'Érasme. "Les noms du Christ" et "Don Quichotte" », vol. I, p. 781-844.

82. *Ibid.*, « Conclusion », citation p. 845 ; mais voir aussi les émouvantes pages suivantes. La citation « religieux par modestie » est tirée d'un article de Bernard Groethuysen, paru dans *La Nouvelle Revue française* du 1<sup>er</sup> septembre 1935, p. 430.

Et s'il y a un symbole de cette « modestie », c'est le choix qu'Érasme fait de saint Jérôme, de sa fidélité humble et savante au texte biblique (modèle même de l'activité qui sera la sienne, surtout par la publication du *Nouveau Testament* en 1516) : l'année même, 1517, de la publication des 95 thèses de Wittenberg par Luther, Érasme compose la *Vie*<sup>83</sup> de Jérôme, qu'il fait paraître comme conclusion de son travail d'édition des *Œuvres*<sup>84</sup> de ce Père de l'Église : la « glose » contre la « confession », Jérôme contre Augustin, l'exégèse contre la prophétie.

Après tant de générations d'exégètes « augustinien », Bataillon nous restitue, bien plus fidèlement, un auteur « chargé des trésors de l'antiquité chrétienne et de tout ce que la chrétienté pouvait revendiquer de l'héritage gréco-romain », mais capable de les mettre « au service de », « avec une étonnante conscience des besoins du monde moderne<sup>85</sup> ». À son tour, comme Zweig, il adoptera le même critère pour servir son temps ; comme Zweig, il cherchera – dans le monde présent et parmi les guerres les plus brutales et fratricides – les rares personnalités qui savent encore incarner l'élan fraternel de l'héritage érasmien. C'est ainsi qu'à la dernière page de son patient travail d'érudition et de quête, Bataillon introduira un témoin capable de regarder au-delà de la guerre d'Espagne que Franco avait déclenchée quelques semaines auparavant dans tout le pays :

On ne peut pas l'évoquer [Érasme] sans penser à un autre mouvement qui, depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, a développé en Espagne des suites surprenantes : le krausisme. En 1931, un héritier spirituel des krausistes, devenu ministre de la jeune République espagnole, disait à la tribune des Cortès constituantes : « Nous qui sommes les modernes érasmiens... ». La comparaison n'est pas arbitraire. Certes, l'œuvre d'un Érasme offrait une plateforme autrement ample, autrement solide, autrement commode que celle d'un Krause pour une œuvre de rénovation spirituelle. [...] De mouvements, aussi, qui ont dû mener une lutte tenace contre une autre Espagne farouchement antieuropéenne, ennemie des nouveautés, tremblant toujours de « perdre son moi ». La lutte n'est pas finie. Elle prend des formes tragiques. La crise du capitalisme moderne fomenté des guerres civiles non moins cruelles que la crise de l'Église catholique au XVI<sup>e</sup> siècle. De nouveau l'ombre des guerres de religion plane sur l'Europe. Nous savons bien que l'humanisme aura le dernier mot : même vaincu, comme au temps d'Érasme, il ressurgit, comme au temps de Rousseau. Puisse-t-il ne pas subir d'éclipse. Puisse-t-il aider l'Espagne et le monde à résoudre les vrais problèmes, à exorciser les passions, les querelles métaphysiques, tous les fantômes terrifiants qui cachent aux hommes leur profonde fraternité. // 2 août 1936<sup>86</sup>.

Érasme : ce phare pour le voyage et les tempêtes de l'humanité « puisse-t-il ne pas subir d'éclipse », aujourd'hui et dans le siècle blessé qui s'est ouvert.

83. D. Erasmus, *Eximii doctoris Hieronymi Stridonensis vita, ex ipsius potissimum literis contexta*, Coloniae, in aedibus E. Cervicorni, 1517 ; puis : Basileae, apud J. Frobenium, 1519.

84. *Omnium operum diui Eusebii Hieronimi Stridonensis Tomus primus [-nonus], una cum argumentis et scholiis Des. Erasmi Roterodamij cuius opera potissimum emendata*, apud incllytam Basileam, ex accuratissima officina Frobeniana, 1516, 9 vol.

85. M. Bataillon, *Érasme et l'Espagne*, cit., « Conclusion », p. 847.

86. *Ibid.*, « Conclusion », p. 848-849.

SÉMINAIRE : ÉRASMISME, HÉSUCHISME, NICODÉMISME À LA LUMIÈRE  
DE LA TRADITION PARADOXALE DE LA RENAISSANCE <sup>a</sup>

Jeudi 17 janvier 2013, Carlo Ossola : Introduction.

Jeudi 24 janvier 2013, Jean-Claude Margolin, Directeur émérite du Centre d'études supérieures de la Renaissance de Tours : *Philosophie et théologie : Érasme et la problématique de la vérité*. [La leçon n'a pu avoir lieu en raison de la maladie qui a atteint le Professeur, décédé le 2 février 2013] ; Carlo Ossola : *La réception d'Érasme au XVI<sup>e</sup> siècle*.

Jeudi 31 janvier 2013, Simona Munari, Collège de France : *L'érasme dans la relecture du Siècle d'Or espagnol*.

Jeudi 7 février 2013, Maria-Cristina Pitassi, Université de Genève (Suisse) : *Figures de l'érasme dans le monde protestant du XVII<sup>e</sup> siècle*.

Jeudi 14 février 2013, Anne Piéjus, CNRS : *Écrire, récrire après le concile de Trente. La poésie chantée entre censure et imagination*.

Jeudi 28 février 2013, Stefano Prandi, Université de Berne (Suisse) : *Les origines de Pasquino et sa première diffusion européenne*.

Jeudi 7 mars 2013, François Dupuigrenet Desroussilles, Florida State University : *Érasme et biblisme : un bilan autour de 1700*.

Jeudi 21 mars 2013, Jean-Christophe Saladin, Éditions Les Belles-Lettres : *Les Adages : édition et réception*.

Jeudi 21 mars 2013, Carlo Ossola : Conclusions.

PUBLICATIONS

**Livres**

Ossola C., *Letteratura italiana. Canone dei classici*, Turin, UTET, 2012, VIII volumes, 5 500 p.

Ossola C., *À vif. La création et les signes*, Paris, Imprimerie nationale – Actes Sud, 2013, 220 p.

Ossola C., *Le Continent intérieur*, Paris, Éditions du Félin, 2013, 292 p.

Ossola C., *Dante au Collège de France*, Actes du Colloque réuni par C. Ossola au Collège de France, les 4 et 5 décembre 2009, Turin, Nino Aragno, 2013 [C. Ossola, *Avant-propos*, p. VII-VIII et « ... d'un fante / che bagni ancor la lingua a la mammella », p. 171-179].

**Introductions et préfaces**

A. Manzoni, *I Promessi Sposi*, Introduction de C. Ossola [p. XII – LVII], Rome, Istituto della Enciclopedia Italiana, 2012.

Ch. De Foucauld, *Déserts*, Édition et préface [p. 7-30] de C. Ossola, Paris, Payot & Rivages, 2013.

S. Carliati, *Calcolando dagli applausi. Il teatro ducale di Parma nell'età di Maria Luigia*, Introduction de C. Ossola : « A corte e in lubbione » [p. 11-17], Parma, Casa della Musica, 2013.

G. Moccetti, *Custodi. Una città europea vista dagli stranieri. Il caso Lugano*. Préface de C. Ossola, « Prefazione. Antichi e nuovi custodi » [p. 5-10], Lugano, Giampiero Casagrande editore, 2013.

---

a. Le séminaire est disponible en audio sur le site Internet du Collège de France : <http://www.college-de-france.fr/site/carlo-ossola/seminar-2012-2013.htm> [Ndlr].



## Articles

C. Ossola, « G. Ungaretti. Il leopardiano 'Buccio'. Una chiosa », in *Lettere Italiane*, LXIV, 2012, 4, p. 630-633.

C. Ossola, « Per una storia "a parte intera". La fecondità del metodo di Giovanni Getto », in *Lettere Italiane*, LXV, 2013, 1, p. 3-14.

## ACTIVITÉS DE LA CHAIRE

## Colloques

### *La Renaissance d'Alberto Tenenti (1924-2002) : portrait intellectuel d'un historien franco-italien*

Les 9 et 10 novembre 2012 a eu lieu le colloque international *La Renaissance d'Alberto Tenenti (1924-2002) : portrait intellectuel d'un historien franco-italien*, avec la participation des intervenants suivants :

Carlo Ossola, Collège de France : Introduction

Maurice Aymard, EHESS : *Alberto Tenenti et Fernand Braudel d'après leur correspondance inédite.*

Leandro Perini, Université de Florence : *Alberto Tenenti et l'héritage intellectuel de Delio Cantimori.*

Paola Zambelli, Université de Florence : *Un « pendulaire transalpin » et ses efforts de synthèse.*

Giorgio Tenenti : *Les archives Alberto Tenenti.*

Gino Benzoni, Fondation Cini-Venise : *Ricordo di un amico ignorante.*

Anna Bellavitis, Université de Rouen : *Alberto Tenenti et l'histoire sociale de Venise.*

Isabella Palumbo-Fossati, Université d'Amiens : *Des archives notariales à la maison vénitienne du XVI<sup>e</sup> siècle : un itinéraire humain et intellectuel.*

Bosko Bojovic, EHESS : *Au service de la République et des marchés : la diplomatie ragusaine.*

Carlo Ossola, Collège de France : *Il « Senso della morte » dans les archives Einaudi.*

Pierroberto Scaramella, Université de Bari : *Le sens de la mort et l'amour de la vie : trente ans de débats autour d'un chef-d'œuvre.*

Francesco Furlan, CNRS : *Tenenti lecteur d'Alberti.*

François Dupuigrenet Desroussilles, Florida State University : *Civilisation immatérielle et capitalisme à la Renaissance : mentalités, sensibilités, croyances.*

Yves Hersant, EHESS : Conclusions.

### *Bruissements. De l'inarticulé dans la mystique et la musique*

Le 22 février 2013 a eu lieu la journée d'études autour de Moshe Idel : *Bruissements. De l'inarticulé dans la mystique et la musique*, avec la participation de :

Nathan Wachtel et Carlo Ossola, Collège de France : Ouverture et introduction.

Moshe Idel, Prof. Emeritus at Hebrew University, Senior reseach at the Harman Institute, and member of the Israeli Academy (Israël) : *Anamnesis of Music in Kabbalah.*

Saverio Campanini, CNRS/IRHT : *Des oiseaux à la langue percée. Sur une parabole zoharique.*

Angela Guidi, Université de Pise (Italie) : « *Un doux et subtil murmure (Qol demama daqqa)* » (1Rois, 19, 12). *La théophanie d'Élie dans l'exégèse juive.*

Iacopo Costa, CNRS, Centre d'études supérieures de civilisation médiévale, Poitiers : *Sussurratio et justice dans la Summa theologiae de Thomas d'Aquin.*

Corrado Bologna, Université de Rome III (Italie) : « *Io mi son un che, quando amor mi spira, / noto...* »

Carlo Ossola, Collège de France : « *El silbo de los aires amorosos* » : *Juan de la Cruz.*

Mariel Mazzocco, Collège de France : *Entre silence et vibrations sonores : la poésie mystique d'Angelus Silesius.*

Ricciarda Belgiojoso, Politecnico di Milano (Italie) : *Aux limites du silence. A l'écoute de Luigi Nono, Luciano Berio et Salvatore Sciarrino.*

### *Langues et Lumières. Autour du « Dictionnaire impérial des quatre langues », 1700*

Le 19 avril 2013 a eu lieu le séminaire *Langues et Lumières. Autour du « Dictionnaire impérial des quatre langues », 1700*, avec la participation de : Marco Baggiolini (Université de la Suisse Italienne, Lugano), Antonio Gili (Archives de la Ville de Lugano), Claude Hagège (Collège de France), Christine Jacquet-Pfau (Collège de France), Carlo Ossola (Collège de France), Jacqueline Risset (Université de Rome III).

### *Journée d'étude « Jeunes chercheurs »*

Le 5 juin 2013 l'Institut d'Etudes littéraires a organisé à la Fondation Hugot du Collège de France une journée « jeunes chercheurs » sur le sujet *Théâtres de l'âme*, avec la participation de :

Carlo Ossola (Collège de France) : « *Theatrum passionum animae* » : *une image, une ouverture.*

Federico Saviotti (Collège de France) : « *Maintes gens dient qu'en songes...* » : *le Somniale Danielis et l'interprétation des rêves dans la culture française du bas Moyen Âge.*

Simona Munari (Collège de France) : *Le Cid du Père Merelli et la matière espagnole dans le théâtre scolaire au XVII<sup>e</sup> siècle : esquisse d'une circulation thématique européenne.*

Mariel Mazzocco (Collège de France) : *Sur la scène de l'esprit. L'espace spirituel chez Jacob Boehme.*

Matthieu Vernet (Collège de France) : *Théâtre de l'âme, théâtre du monde : tribulations du « je » chez Proust.*

Nicolas Faguer (Université Paris-Sorbonne, Paris 4) : *Mises en scène de la parabole de l'enfant prodigue dans la poésie de Charles Péguy.*

Sarah Lacoste (Collège de France) : *Le style comme théâtre de l'âme chez Bataille et Bernanos : de l'artifice à la vérité.*

### **Professeurs invités**

Pier Marco Bertinetto, École normale supérieure de Pise (Italie), a donné quatre conférences, du 25 janvier au 11 février 2013, sur les sujets suivants : *Vers une typologie des systèmes de temps et d'aspect. L'acquisition des catégories de temps-aspect par l'enfant : une perspective typologique. Nominaux argument et nominaux prédicat en ayoreo (zamuco). Entre parataxe et hypotaxe : la concaténation de phrases en zamuco.*

Mario Botta, doyen de l'Académie d'architecture, université de la Suisse italienne, a donné quatre conférences, du 8 février au 22 mars 2013, sur les sujets suivants : *Homo Faber. Architecture et mémoire. Architecture de la ville. L'Espace du Sacré.*

## Travaux scientifiques des collaborateurs

*Christine Jacquet-Pfau, maître de conférences*

Publications

### Chapitres d'ouvrages collectifs et articles

Jacquet-Pfau C., « Statut de la synonymie lexicale dans un corpus encyclopédique de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : *La Grande Encyclopédie* », in Berlan F. et Berthomie G. (dir.), *La Synonymie*, Presses Universitaires Paris Sorbonne, 2012, p. 275-288.

Jacquet-Pfau C., en collaboration avec Anastassiadis-Symeonidis A., Kacprzak A., Podhorná-Polická A., Sablayrolles J.-F. et alii, « Emprunts et équivalents : étude de leurs diffusions respectives dans plusieurs langues », *Cahiers de lexicologie*, n° 101, 2012-2, p. 197-207.

Jacquet-Pfau C., « Pierre Larousse, auditeur au Collège de France », *Le petit Pierre Larousse, Bulletin de l'Association Pierre Larousse*, n° 15, avril 2013, p. 11-15.

Jacquet-Pfau C., « L'évolution de l'orthographe française depuis les Rectifications de 1990 à travers quelques dictionnaires contemporains », *La revue des Lyriades de la langue française*, n° 1, juin 2013, p. 77-80.

Jacquet-Pfau C., « Un linguiste du xx<sup>e</sup> siècle : Émile Benveniste », *Les Lyriades de la langue française*, 2013, URL : <http://www.leslyriades.fr/spip.php?article449>.

### Comptes rendus

Jacquet-Pfau C., « Ayres-Bennett Wendy et Sejjido Magali, *Remarques et observations sur la langue française. Histoire et évolution d'un genre*, Classiques Garnier, 2011 », *Les Cahiers de lexicologie*, n° 101, 2012-2, p. 209-219.

Jacquet-Pfau C., « Alain Rey, *Dictionnaire amoureux des dictionnaires*, Plon, 2011 », *La Linguistique*, 2012/2, vol. 49, PUF, p. 197-201.

Jacquet-Pfau C., « Mollard-Desfour Annie, *Le Vert. Mots et expressions d'aujourd'hui. xx<sup>e</sup>-xxi<sup>e</sup> siècle*, CNRS Éditions, 2012 », *La Linguistique*, 2012/2, vol. 49, PUF, p. 201-203.

Jacquet-Pfau C., « La mise en mots : de la grammaire des textes & de leur image envisagées selon les genres » [compte rendu de Arabyan Marc, *Des lettres de l'alphabet à l'image du texte. Recherches sur l'énonciation écrite*, Lambert-Lucas, 2012], *Acta fabula*, vol. 14, n° 3, Notes de lecture, mars-avril 2013, URL : <http://www.fabula.org/revue/document7722.php>.

Jacquet-Pfau C. et Hajok A., « Bochnakowa Anna (dir.), Dębowskiak Przemysław, Jakubczyk Marcin, Waniakowa Jadwiga, et Węgiel Maria, *Wyrazy francuskiego pochodzenia we współczesnym języku polskim*, Cracovie, Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego, 2012 », *Les Cahiers de lexicologie*, 102, 2013-1, p. 247-251.

### Colloques et conférences

– Stand « Mots et Dictionnaires », *Fête de la science*, Collège de France, 11-13 octobre 2012.

– « Mots et dictionnaires : Normes, usages et créativité lexicale », 28 février 2013, Conférence, PSA Peugeot Citroën, Vélizy.

– « Les dictionnaires, miroirs d'une orthographe vivante : variantes et Rectifications de l'orthographe de 1990 », Conférence des Lyriades de la langue française, Angers, 3 avril 2013.

– « L'évolution du dictionnaire et l'art du lexicographe à l'époque de Veneroni », Colloque *Langues et Lumières. Autour du « Dictionnaire impérial des quatre langues », 1700*, Collège de France, 19 avril 2013.

### Édition

Direction de la collection « La Lexicothèque » aux éditions Lambert-Lucas (Limoges) : Spitzer Leo, *Traque des mots étrangers, haines des peuples étrangers. Polémique contre le nettoyage de la langue*, 2013.

Responsable et rédactrice de la rubrique « Les Dictionnaires de langue française », site des Lyriades de la langue française, URL : <http://www.leslyriades.fr/>.

### Enseignement

L'enseignement est dispensé à l'INALCO : « Sémantique et structuration du lexique » (cours « transversal » destiné aux étudiants de licence 2<sup>e</sup> année) ; « Pratiques textuelles et usages », « Outils et ressources multilingues » (INALCO, licence 2<sup>e</sup> année de Traitement numérique multilingue) ; « Lexique et morphologie » (INALCO, master 1-pro Ingénierie linguistique et master 1-recherche Sciences du langage).

### *Simona Munari, maître de conférences associé au Collège de France*

#### Publications

Munari S., *Epistolario. Américo Castro y Marcel Bataillon (1923-1972)*, Madrid, Biblioteca Nueva-Fundación Zubiri, 2012.

Munari S., *Marcel Bataillon et Eugenio Asensio. Correspondance*, Salamanca, SEMYR-Collège de France, 2013 (sous presse).

#### Actes de colloque et ouvrages collectifs

Munari S., « Hijos de Lucifer. La correspondencia de Marcel Bataillon con Jean Baruzi y Américo Castro », *Literatura medieval y renacentista en España: líneas y pautas*, textes réunis par Natalia Fernández Rodríguez et María Fernández Ferreiro, Salamanca, SEMYR, 2012, p. 741-750.

Munari S., « Censura histórica y censura editorial en el *Cymbalum Mundi*: un caso de lectura entre líneas », *Lectura y culpa en el siglo XVI. Reading and Guilt in the 16th Century*, textes réunis par Iveta Nakládalová sous la direction de María José Vega, Barcelona, Universitat Autònoma de Barcelona, 2012, p. 133-152.

Munari S., « Intersezioni di genere nelle *Nouvelles héroïques et amoureuses* di Boisrobert (1657) », *Da un genere all'altro. Trasposizioni e riscritture nella letteratura francese*, Colloque de l'Université de Turin, nov. 2010, dir. Daniela Dalla Valle, Roma, Aracne, 2012, p. 207-222.

Munari S., « La collezione *Ad usum delphini*: implicazioni storiche di una formula censoria », *Las razones del censor. Control ideológico y censura de libros en la primera edad media*, textes réunis par Cesc Esteve sous la direction de María José Vega, Barcelona, Universidad Autònoma de Barcelona, 2013, p. 263-282.

*Mariel Mazzocco, ATER au Collège de France***Publications**

[Mazzocco M.], Olier J.-J., *Tentations diaboliques et Possession divine*, édition critique d'après les manuscrits suivie d'une étude sur la spiritualité d'Olier : *Les « petits mots » d'un aventurier mystique* par M. Mazzocco, Paris, Éditions Honoré Champion, coll. « Mystica », 2012, 312 p.

**Articles et essais**

Mazzocco M., « Perdersi per ritrovarsi. L'avventura del desiderio nella letteratura mistica », *Rivista di Storia e Letteratura Religiosa*, Firenze, Olschki, vol. 48, n° 1, 2012, p. 65-98.

Mazzocco M., « Entre silence et vibrations sonores : la poésie mystique d'Angelus Silesius », en cours de publication dans *Rivista di Storia e Letteratura Religiosa*, Firenze, Olschki.

Mazzocco M., « Suressentiel. Histoire d'un langage mystique », in « Sermo Mysticus », *Revue de l'Histoire des religions*, 4, 2013 ( sous presse).

Mazzocco M., « Imitation de Dieu et identité de l'âme : de Jean-Jacques Olier à Angelus Silesius », in *Imiter Dieu : approches théologiques, philosophiques et historiques*, Paris, Ed. du Cerf, coll. « Philosophie et Théologie » (sous presse).

Mazzocco M., « Un silence de lumière. L'image de Marie dans la littérature mystique du XVII<sup>e</sup> siècle », à paraître dans *La Vierge Marie dans la littérature française : Entre foi et littérature*, Lyon, Jacques André éditeur.